

R É P O N S E

*De M. MARMONTEL, Chancelier de
l'Académie Française, au Discours de
M. de la Harpe.*

MONSIEUR,

Vous avez à consoler l'Académie de deux pertes qui lui ont été sensibles. Mais la première lui étoit annoncée par le temps qui ne flatte point : elle a dû l'affliger, elle n'a pas dû la surprendre. La dernière, aussi prématurée qu'elle a été funeste, a dû la frapper à la fois d'étonnement & de douleur.

Lorsque M. le Duc de Saint-Aignan, dans son dix-neuvième lustre, a terminé sa carrière, l'Académie, qui depuis cinquante ans s'honorait de le posséder, lui a donné de justes regrets ; mais pour les adoucir, elle s'est souvenue de cette longue prospérité qui l'a suivi jusqu'au tombeau. Naissance, dignités, richesses, emplois glorieux à remplir, tous ces

biens que l'ambition recherche avec tant de fatigue, accumulés sans peine sur un siècle de vie, & cette vie honorablement couronnée par une saine & tranquille vieillesse : tel a été le partage de M. le Duc de Saint-Aignan ; & soit qu'on pense à l'inaltérable sérénité de son âme, soit que l'on considère la pureté, le calme, la douce égalité du cours de ses longues années, c'est bien de lui que l'on peut dire ce que la Fontaine a dit du Sage : *Sa fin est le soir d'un beau jour.*

En jetant les yeux sur sa vie & sur la vie de son père, on voit d'abord qu'elles ont embrassé tout l'espace de trois longs règnes, les plus célèbres de la Monarchie, les plus remplis de grands évènements, & les plus féconds en grands Hommes. Quelle ample moisson de sagesse, entre un père né sous Henri IV, & un fils mort sous Louis XVI, si l'un avoit enrichi l'autre des fruits de son expérience ! Mais âgé de soixante-seize ans lorsqu'il lui donna le jour, à peine eut-il le temps de le voir naître. L'héritage de ses lumières fut donc perdu pour cet enfant ? Non, MESSIEURS, il lui fut transmis par un sage dépositaire. Ce Sage, destiné à servir de guide, ou plutôt de père au Duc de Saint-Aignan,

124 DISCOURS DE MESSIEURS
étoit le Duc de Beauvilliers son frère,
né trente-deux ans avant lui, le même
que Louis XIV, le plus éclairé des Monarques, ou le plus heureux dans le choix des hommes, donna pour Gouverneur aux enfans de son fils, ce Beauvilliers enfin, l'ami de Fénelon, son émule en vertu, & son digne collègue dans cette éducation fameuse dont le Duc de Bourgogne fut le prodige, & qui fera long-temps le plus parfait modèle dans l'art de former de bons Rois.

L'heureuse destinée du Duc de Saint-Aignan voulut encore que son enfance répondît à celle du Duc de Bourgogne. Souvent admis à ses études (bonheur que tous les Rois du monde auroient souhaité à leurs enfans), il alloit prendre avec lui les leçons de ce Génie bien-faisant, que vous avez, MONSIEUR, dignement célébré, de ce Génie à qui le Ciel avoit si éminemment accordé le don de rendre la vérité intéressante, la sagesse aimable, & la vertu facile.

Est-ce dans cette source que le Duc de Saint-Aignan avoit puisé ses lumières & ses principes? Est-ce de l'ame de Fénelon qu'avoit découlé dans son ame cette piété tendre, cette égalité douce, cette aimable sérénité, cette modestie in-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 125
dulgente qui composoient son caractère? Etoit-ce à Fénelon que l'on devoit enfin un Politique sans artifice, un Grand sans faste & sans orgueil, un Homme de Cour sans intrigue, un Homme du monde si doux & d'un commerce si facile, que sa bonté faisoit presque oublier l'austérité de sa vertu? Quoi qu'il en soit, M. le Duc de Saint-Aignan a mérité qu'on l'ait pu croire le disciple de Fénelon; & cette opinion fait son plus grand éloge.

Mais l'ineffimable avantage qu'il eut sur Fénelon lui-même, fut de n'avoir point d'ennemis. Soit à la Cour où il s'étoit fait un port à l'abri des orages, auprès de cette Reine auguste dont l'estime lui tenoit lieu de la plus brillante faveur, soit dans le monde que ses mœurs accusoient, mais que sa modestie & sa candeur aimable consoloient de cette censure; jamais il n'a connu de la prospérité ni les dégoûts ni l'amertume; & dans son rang, il est peut-être le seul homme de tout un siècle, qui, constamment heureux, sans trouble & impunément vertueux, n'ait pas même irrité l'envie. Ce n'est donc pas lui qu'il faut plaindre, MONSIEUR: il a rempli sa destinée; & la nature a été pour lui aussi indulgente

126 DISCOURS DE MESSIEURS
que pouvoit le permettre l'inévitable nécessité de ses lois.

Mais qu'un jeune homme à qui le ciel n'avoit donné que des talens ; que dis-je ? à qui le ciel avoit vendu si cher ces talens de l'esprit, ces facultés de l'ame, cette organisation délicate, à laquelle il devoit peut-être & la vivacité brillante de son imagination, & la finesse exquise de son goût, & cette sensibilité qui, de son cœur facile & tendre, se répandoit avec tant de charmes dans ses Ecrits ; que ce jeune homme, à qui les Lettres tenoient lieu de tous les biens, même de la santé ; qui suspendoit ses douleurs comme Orphée, digne d'en rappeler l'exemple par la douceur de ses accens ; qui n'avoit d'autre consolation dans ses maux, d'autre ambition, d'autre espérance, vous le savez, MESSIEURS, que de s'assurer du suffrage de la Postérité en méritant le vôtre ; qui demandoit comme la récompense de ses veilles, si douloureuses, l'honneur d'être assis parmi vous ; qui tournoit ses regards mourans vers cette place qui l'attendoit, & dont vous l'aviez jugé digne ; que cet infortuné jeune homme vienne expirer, en vous tendant les bras, sur le seuil de ce sanctuaire, sans que l'impitoyable mort

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 127
lui permette d'y pénétrer ; c'est un malheur d'autant plus cruel, qu'il étoit encore sans exemple.

Nous l'avions prévu ce malheur, quand M. Colardeau, pâle, exténué, défaillant, se traînant à peine vers nous, sembloit n'avoir quitté son lit de mort que pour venir nous demander de recevoir ses derniers soupirs. Mais nous espérions, & la voix publique encourageoit notre espérance, qu'un succès qui l'avoit touché vivement contribueroit à prolonger ses jours : & quelle eût été notre joie, si la sienne eût fait ce prodige !

Vous voyez nos regrets, MONSIEUR. Les mœurs de M. Colardeau, son aménité, sa candeur, dirai-je, sa foiblesse aimable, ce défaut si intéressant, lorsqu'il ne va pas jusqu'au vice, & qu'il ne tient qu'à la délicatesse d'une ame tendre, simple, & docile aux mouvemens de la bonté, son caractère enfin nous attiroient vers lui. Qu'il se rendoit peu de justice, qu'il nous connoissoit peu nous-mêmes, quand sa modestie lui faisoit craindre de n'avoir pas assez fait pour se concilier nos voix ! Il s'en excusoit dans la lettre qu'il écrivit à l'Académie, il s'en excusoit sur l'état de

souffrance où il languissoit ; & quand nous avons répondu à ses timides espérances, il nous en a fait rendre grâces comme d'une faveur : ses dernières paroles ont été pour nous l'expression de sa reconnaissance ; il en a chargé son ami , comme d'une dette sacrée , dont , en expirant dans ses bras , il lui a prescrit de l'acquitter ! Hélas ! que n'a-t-il pu venir entendre de notre bouche quel prix il devoit attacher à ses Ecrits qu'il estimoit si peu ! Il auroit su que nous n'étions ni assez injustes , ni assez ennemis du goût , pour exiger d'une plume élégante des productions volumineuses ; il auroit su que dans ses essais dramatiques nous avions reconnu le talent précieux de peindre & d'émouvoir , & singulièrement ce tour d'expression noble , facile & naturel , qui dans les belles scènes de *Caliste* nous rappeloit la sensibilité , l'élégance , & la mélodie du style enchanteur de Racine. Il auroit su que dans ses Héroïdes nous l'avions jugé digne émule des Poètes qu'il imitoit ; & de quels Poètes , MONSIEUR ? de Pope , du Tasse , & de Quinault ; il auroit su qu'un seul Ouvrage , tel que l'Epître d'Héloïse , étoit à nos yeux un monument du goût & de la poésie de notre siècle , plus

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 129
précieux , plus honorable que des volumes qui n'attestent que la stérile vanité du faux bel esprit sans talent.

L'art d'imiter étoit le sien par excellence. Il le sentoit ; non qu'il manquât de verve & de fécondité : dans son Epître à M. Duhamel , où il a peint les délices de la campagne & les impressions de la nature sur une ame sensible & poétique , on a pu voir avec quelle riche abondance de couleurs il a rendu les effets de cette influence. Mais soit que par un excès de modestie il se défiât de ses forces , soit que le travail de la création fût en effet trop pénible pour lui , ses pinceaux ne dédaignoient pas de s'exercer sur les dessins d'un autre ; & alors , plus sûr de son art , tout lui sembloit également possible. Ni la tristesse monotone des sombres esquisses d'Young , ni le coloris déjà si pur & si brillant de la prose de Montesquieu dans un tableau digne de l'Albane , ni le charme que les vers de Quinault avoient substitué au prestige des vers du Tasse dans la peinture d'Armide , rien ne l'intimidoit. Il avoit fait une étude si assidue & si profonde des ressources de notre Langue , & des moyens de lui donner de la souplesse & de la grâce dans

130 DISCOURS DE MESSIEURS
ses mouvemens variés, que les difficultés à vaincre étoient pour lui un nouvel avantage, & que ce qui auroit fait le désespoir d'un autre, ne présentait qu'un attrait de plus à son émulation. Rien sans doute n'en étoit plus digne que le Poème de *la Jérusalem délivrée*, qu'il avoit dessein de traduire en vers. Il en avoit déjà tracé les premiers livres, lorsqu'il apprit que l'un de nous s'occupoit du même travail. Dès ce moment il y renonça. L'Homme de Lettres auquel il donnoit cette marque de déférence, eut beau vouloir s'y refuser; M. Colardeau, plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon Ouvrage, sortit victorieux de ce combat de générosité. Que n'a-t-il pu se renouveler à nos yeux, ce combat si honorable pour les Lettres! L'un des deux Traducteurs du Tasse étoit destiné à recevoir l'autre; & avec quelle satisfaction son ame délicate & sensible se seroit déployée dans le tribut de louanges que son estime lui préparoit! Le destin ne l'a pas permis. Mais à ce spectacle touchant dont vous êtes privés, MESSIEURS, j'en puis substituer un qui ne l'est pas moins.

M. Colardeau n'avoit pas encore brûlé ce qu'il avoit écrit de la traduction du

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 131
Tasse. Il a craint qu'après lui l'empressement à recueillir tous les fruits de ses veilles ne fût oublier sa résolution; l'homme du monde qui se livroit le plus volontiers à ses amis, & avec le moins de réserve, s'en est défié pour la première fois; il a senti que le courage d'anéantir un de ses Ecrits seroit au-dessus de leurs forces, & qu'il n'étoit réservé qu'à lui seul; il s'est levé mourant, & comme ranimé pour faire une action honnête, il s'est traîné hors de son lit, & de ses défaillantes mains saisissant ses papiers, il a consommé son sacrifice.

Ce trait seul nous peindroit, MONSIEUR, une ame élevée & sensible; & telle étoit réellement l'ame de M. Colardeau. La délicatesse en étoit l'essence. Trop foible pour être violemment agité sans douleur, il chérissoit les émotions douces. Il est des Poètes à qui l'aspect des majestueuses horreurs de la nature, le bruit des vagues, la chute des torrens, le mugissement des tempêtes tiennent lieu d'inspiration; le génie de M. Colardeau étoit ami du calme: il se plaisoit dans la solitude; mais il vouloit qu'elle fût riante, ou doucement mélancolique. Le chant des oiseaux étoit

pour lui une harmonie délicieuse; il passoit des nuits à l'entendre. *Ecoute, disoit-il à son ami qui veilloit avec lui, écoute : que la voix du rossignol est pure! que les accens en sont mélodieux! Airsi devroient être mes vers.* Le Chantre du Printemps étoit le seul rival dont il se permît d'être envieux. Il ne sentoît point pour la gloire cette passion fougueuse, inquiète & jalouse, qui ne souffre point de partage; mais il vouloit jouir en paix des faveurs qu'elle lui accordoit. *La critique, disoit-il, me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre personne.*

Voilà, MONSIEUR, dans un Homme de Lettres un caractère intéressant; & je n'en vois qu'un qui soit digne de soutenir le parallèle : c'est celui qui, avec la même honnêteté, a plus de force & de courage. Le premier se conciliera plus de bienveillance, le second plus d'estime. L'un est celui de ces esprits modérés, lians & tranquilles, qui, jouissant de tout, ne se passionnent pour rien : timides amans de la gloire, ils lui consacrent leurs loisirs, sans lui immoler leur repos; amis paisibles de la vérité ils lui seront fidèles, mais non pas dévoués; ils la suivront dans les

sentiers applanis de l'opinion, & ils les femeront de fleurs; mais ils s'arrêteront au bord des précipices. L'autre, plus véhément, est celui des esprits jaloux de l'objet de leur culte, & qui, pleins d'amour pour les Lettres & pour tout ce qui les honore, ne peuvent se résoudre à les voir profaner. Ce caractère est plus compatible qu'on ne pense avec la bonté; car il répugne à faire le mal, comme il répugne à le souffrir : mais idolâtre des Beaux-Arts, enthousiaste du Génie, il ose en être le vengeur, dût-il en être le martyr. Il voit une lice où les opinions luttent ensemble, les unes en faveur de la malignité, de l'ignorance, & de l'envie; les autres en faveur du mérite, & pour la défense du goût, de l'esprit, & de la raison : il croit voir le combat douteux, il s'en irrite & il s'élance; soit qu'il espère contribuer à décider la victoire, soit qu'il veuille au moins se donner la gloire d'avoir combattu; & ce caractère est le vôtre.

L'Homme de Lettres que vous remplacez, pacifique, indulgent, modeste, ou du moins attentif à ne pas rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avoit de lui-même, s'étoit annoncé par des talens heureux, qui, sans trop alarmer

l'envie, gagnoient l'estime, & quelquefois déroboient l'admiration. Un goût pur, un esprit facile, un naturel ingénieux faisoient de lui un Ecrivain charmant. Une santé languissante annonçoit le peu de durée de cette fleur, qu'un souffle alloit sécher, & rendoit plus précieux encore l'éclat de ses couleurs & la douceur de ses parfums.

Vous êtes entré dans la carrière avec une résolution plus marquée & une ardeur plus impatiente de vous signaler; vous avez moins dissimulé une ambition & des espérances, qui, toutes justes qu'elles étoient, n'ont pas laissé que d'irriter l'amour-propre de vos rivaux.

Aussi, tandis qu'il a joui sans trouble de sa naissante renommée, avec quelle obstination ne vous a-t-on pas disputé vos succès? Nul homme n'a tous les talens, nul talent même n'est égal dans toutes ses parties; en exagérer les défauts, en dissimuler le mérite, c'est le secret de la mauvaise foi, c'est l'abrégé de l'art de nuire. A peine a-t-on voulu reconnoître dans vos Ecrits ce goût pur, cette raison saine, qui en écarte sévèrement, & le sophisme ingénieux, & la vaine déclamation, & le précieux du langage, & les faux brillans

de l'esprit. Si dans *Warwick* vous avez soutenu, par la chaleur de l'éloquence, une action simple & rapide, on vous a reproché d'en avoir négligé l'intrigue; comme si l'objet de l'intrigue n'étoit pas rempli, quand l'intérêt croît d'acte en acte, & que l'émotion fait les mêmes progrès. Si dans *Mélanie* vous avez arraché des larmes, on a feint d'ignorer que la véritable action dramatique est dans les mouvemens de l'ame, on n'a voulu voir dans ces scènes si vives & si déchirantes qu'un dialogue sans action; & lorsqu'entraîné par le charme d'un style simple sans négligence, plein sans roideur, noble sans faste, élégant presque sans parure, on étoit forcé malgré soi de lire & de relire ce Drame attendrissant; la malignité, révoltée contre un plaisir involontaire, s'en consolait, en se flattant de ne jamais voir *Mélanie* occuper le Théâtre & y répandre ses douleurs. Enfin, MONSIEUR, quoique la vanité des petits talens, blessée par votre franchise & affligée par vos succès, ne vous trouvât rien moins que séduisant, elle vous accusoit de nous avoir séduits, lorsque, tout d'une voix, nous vous décernions les couronnes de l'Eloquence & de la Poésie. Le Public même

fourioit avec une maligne joie à cette foule d'ennemis obscurs qui s'efforçoient de vous déprimer, pour vous rendre, s'ils l'avoient pu, aussi méprisable qu'eux-mêmes; & cependant, dès qu'il y avoit parmi nous une place à remplir, ce Public indéfinissable se hâtoit de vous désigner, & de la demander pour vous : alternative de malice & d'équité bien étrange sans doute, mais naturelle au cœur humain !

Pour nous, MONSIEUR, sans nous séduire, vous nous avez intéressés, par le courage avec lequel nous vous avons vu lutter sans cesse contre le torrent de l'envie, & nous lui disions quelquefois : Tu as beau vouloir le submerger; tu ne fais qu'exercer & accroître ses forces. *Merses profundo; pulchrior evenit.*

Dans ces disputes littéraires, où vous défendiez la cause commune du goût, nous vous avons souhaité quelquefois plus de modération, jamais plus de droiture ni de sincérité. L'étude réfléchie des grands modèles, la connoissance approfondie de la saine Littérature vous donnoient assez d'avantage : le sel du goût & de l'esprit n'a pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satire. Vous

avez laissé la ressource des personnalités à ces âmes basses & viles que l'envieuse malignité tient à ses gages; & digne de sentir le prix des vrais talens comme d'en partager la gloire, vous en avez été en même temps l'émule & le Panégyriste. Voilà, MONSIEUR, ce qui vous distingue & vous ennoblit à nos yeux.

Nous avons estimé en vous le zèle qui vous animoit pour la défense d'un homme illustre qui vous aime, & qui vous a comme adopté. Ses ennemis sont devenus les vôtres, & ses ennemis sont nombreux. La supériorité du génie est peut-être la plus importune de toutes; & dans l'espèce d'ostracisme que l'on exerce contre ces esprits élevés qui dominent l'opinion & qui pèsent sur tout un siècle, leurs admirateurs trop ardens sont traités comme leurs complices. On eût voulu de vous peut-être une admiration muette. MONSIEUR, le silence est d'un lâche, quand c'est à la reconnaissance, à la justice, & à la vérité que la crainte étouffe la voix. J'ose donc vous féliciter d'avoir été sincère & juste aux dépens de votre repos. Je sais qu'on a pris ce courage pour de l'orgueil; on eût mieux aimé des bassesses, & l'on

vous en auroit cruellement puni Laissez au temps & à votre conduite le soin de votre apologie, & reposez-vous sur la force invincible du bon goût & de la raison qui vous vengeront à leur tour.

Il y a, MONSIEUR, deux sortes de réputations littéraires : l'une est celle qui prend sa source dans l'opinion des Gens de Lettres, & qui de là s'étend dans la société; l'autre est celle qui prend sa source dans ces cercles légers & sérieusement frivoles, qui, se dispersant dans le monde, y vont annoncer le talent qu'ils honorent de leur faveur. On peut comparer l'une à ces eaux vives qui coulent du sein des montagnes, & qui ne tarissent jamais; l'autre ressemble à ces eaux dormantes, qu'une pénible industrie amasse, élève, & suspend à grands frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle & d'une intarissable fécondité, mais qui, l'instant d'après, retombent & s'écoulent avec une langueur mourante qui annonce leur épuisement.

Cette célébrité, si bruyante & si rapidement passagère, n'a pas été la vôtre, & n'a pas été celle de M. Colardeau. Vous avez recherché l'un & l'autre, non pas l'opinion de la

multitude, qui rarement remonte jusqu'aux Gens de Lettres, mais l'opinion des Gens de Lettres, qui descend vers la multitude, & qui l'entraîne tôt ou tard. Ce sont vos Pairs qui les premiers ont apprécié vos talens, même celui qui vous distingue, & qui, j'ose le dire, a très-peu de vrais juges, celui de bien écrire en vers.

L'Art des vers, dans sa nouveauté, avoit quelque chose de mystérieux. Ce problème si compliqué, dont la solution consiste à réunir, dans une mesure prescrite, l'artifice & le naturel, l'élégance & la précision, la contrainte & la liberté, l'harmonie & le coloris, la justesse de la pensée & de l'expression, & l'exaétitude sévère de la cadence & de la rime; cet Art, sans cesse déguisé sous l'apparence d'une rencontre heureuse, présentoit successivement, dans la difficulté à vaincre, un nouvel objet de curiosité, & dans la difficulté vaincue, un nouvel objet de surprise : ainsi, le prestige du vers suffisoit alors, & au plaisir du Lecteur, & au succès du Poète.

Tout se déprise par l'habitude; & depuis que le merveilleux de cette Langue nous est devenu familier, le Poète

140 DISCOURS DE MESSIEURS
est soumis à des lois plus sévères : le goût, plus froid, plus dédaigneux, ne pardonne rien au génie : on veut bien applaudir encore à l'habileté de l'Artiste; mais on exige que son travail ne fasse que de l'or pur.

C'est dans ce moment d'indifférence & de sévérité que vous, MONSIEUR, & M. Colardeau, vous avez trouvé le goût des vers; & vous avez eu tous les deux la gloire de le ranimer : vous, par une marche plus imposante, plus périodique, plus analogue à la haute éloquence, à laquelle vous avez su prêter la hardiesse des tours, le relief des images, la majesté du nombre & l'éclat des couleurs; lui, par des nuances plus douces, par une mélodie plus sensible, par une facilité de style pleine de mollesse & de grâce, sans négligence & sans langueur, où rien n'est entassé, où rien n'est inutile, où chaque mot ne tient que la place de son idée, qu'il semble de lui-même être venu remplir; l'un & l'autre enfin par ce mérite rare de penser avant que d'écrire, de ne donner aux mots que la valeur des choses, & de ne pas amuser l'oreille sans occuper l'ame ou l'esprit.

Employez-le, MONSIEUR, cet art de plier notre Langue à tous les caractères

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 141
de l'expression imitative; employez-le, non pas, comme on a fait souvent, à d'amusantes futilités, mais à rendre sensible, intéressant, aimable, attrayant pour la multitude le langage de la raison, de la vertu, de la sagesse; à prêter à la vérité plus d'énergie & plus de charme; à répandre de plus en plus cette philosophie des gens de bien, qui n'a, quoi qu'on en dise, que deux grands ennemis au monde, le fanatisme & la tyrannie, & qui n'a jamais fait d'autre mal aux hommes, que de les éclairer & de les adoucir.

La vérité sage & décente n'a plus aucun risque à courir; & si elle étoit poursuivie, ce seroit à l'ombre du trône qu'elle iroit se réfugier : asile bien nouveau pour elle ! Mais si, sous les bons Rois, elle perd la gloire de se montrer courageuse, elle acquiert l'avantage d'être plus ingénue, & de pouvoir paroître enfin dans tout l'éclat de sa lumière. Et quelle époque MONSIEUR, quelle époque plus favorable pour la Poésie & pour l'Eloquence, que le règne d'un Prince devant qui, sans ménagement & sans crainte, on peut faire l'éloge de toutes les vertus & la satire de tous les vices !